



L'INCENDIE DE L'ETABLISSEMENT VIAU, VUE DE LA RUE NOTRE-DAME. — Cliché J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

CONFIDENCE ET CONFESSION

Dans presque toutes les confidences, on ne dit pas la vérité toute crue, on n'appelle pas les choses par leur nom. Très rarement, un homme dira en propres termes à un autre homme : " J'ai manqué à la probité !... J'ai trahi mon ami !... J'ai été ingrat !... J'ai été méchant !... J'ai été lâche !..."

C'est en ceci qu'apparaissent la force et la grandeur de la confession chrétienne.

Malheureux, que chancelles sous le poids d'une conscience chargée d'impurs et mauvais souvenirs, approche et dépose tout respect humain. Tu n'as pas à craindre d'inspirer l'horreur ou le dégoût à l'inconnu, à l'anonyme que tu vas prendre pour confident. D'ailleurs, pour garder ton secret, ses lèvres sont fermées par le sceau sacramentel. Celui qui t'écoute dans cette loquette ne distingue même pas ton visage ; il ne te verra pas rougir. Parle ! Avoue-lui toutes les hontes ! Il ne te répondra qu'avec une indulgence paternelle, ne te parlera que de miséricorde et de pardon.

Il exigera, naturellement, que tu répares le mal que tu as fait ; mais s'il est trop tard, si ce n'est plus possible, il se contentera, de ta part, d'une effusion du

cœur, d'un sincère repentir. Alors il t'imposera pour unique et doux châtiment de te parfumer l'âme avec de belles prières : il lèvera la main vers ton front, il prononcera quelques paroles latines, et tu t'éloigneras consolé, absous, et te sentant une âme légère comme s'il lui poussait des ailes d'ange !

Mais pour tout cela, me réponds-tu dans un cri de douleur, il ne faut pas douter de la vertu du sacrement, il faut croire.

Vieil enfant du monde civilisé, est-ce donc si difficile ? Ne sens-tu donc pas brûler en toi une seule goutte du sang chrétien qui, depuis tant de siècles, court dans les veines de ta race ? N'entends-tu pas toujours retentir la parole miraculeuse qui a guéri le monde antique de sa corruption et dompté la férocité des barbares ? N'as-tu donc pas lu et médité l'Évangile, le seul livre où il y ait une réponse pour toutes les angoisses de l'âme ?

Pauvre homme ! N'écoute pas ceux qui te disent que la foi est morte, et que l'humanité s'est affranchie de tout son passé, il y a un siècle, c'est-à-dire hier. Pour promulguer la loi nouvelle, — j'admets qu'elle soit un effort vers le mieux, — il fallut couvrir la France d'échafauds, ensanglanter l'Europe par de longues guerres, sans que se soit apaisée depuis lors la plainte

de ceux qui souffrent. Jésus-Christ, au contraire, pour faire triompher sa pensée divine, a donné tout son sang, a voulu subir le supplice des criminels ; et son œuvre est intacte, après dix-neuf cents ans, et partout où tu rencontres des hommes moins méchants et moins malheureux, partout où palpite un peu de justice et de bonté—regarde ! tu vois planer le souvenir que l'Homme-Dieu nous a laissé de son passage parmi nous, et surgir son gibet sacré !

J'ai été longtemps pareil à toi, pauvre pécheur à l'âme troublée, ô mon frère ! Pas plus que toi, sans doute, je n'étais un grand coupable. Mais, seul, l'hypocrite Pharisien a l'audace de dire : " Je suis pur ! " et Joseph de Maistre a raison, c'est encore quelque chose d'abominable que la conscience d'un honnête homme. Comme toi, j'étais donc très misérable, et je cherchais, d'instinct, un confident plein de clémence et de tendresse. Je l'ai trouvé.

Fais comme moi. Rouvre ton Évangile et reviens vers la croix. Dépouillé de tout orgueil, présente-toi devant le tribunal fondé par Jésus, où siège une miséricorde qui dépasse nos rêves les plus sublimes de justice. Hier encore, nous nous ébahissions devant l'acte de pitié de ces magistrats, excusant une pauvre mère d'avoir dérobé un morceau de pain pour son enfant. Le ministre de Dieu, qui t'attend au confessionnal, ne te demande, lui, que quelques larmes pour laver toutes les souillures de ton âme ; car il tient son pouvoir du Maître de la bonté infinie qui, sur le Calvaire, pardonnait au larron repent et lui ouvrait, par surcroît, le splendide chemin du Paradis et de la vie éternelle.

FRANÇOIS COPPÉE.

ÉDUCATION MATERNELLE

C'est une chose à la fois charmante et grave que l'éducation de ces êtres chers dont nous sommes les guides dès le début de la vie, et l'on peut dire que la tâche imposée aux mères s'élève à la hauteur d'une mission. L'éducation de la jeune fille, surtout, est d'une délicatesse extrême, et toute femme sensée, sérieusement imbuée de ses devoirs, ne s'en dissimule ni les difficultés, ni les épines. Cependant, quelle

autre, mieux qu'une mère, saura diriger vers le bien ces âmes virginales que le moindre souffle peut ternir ? Quelle autre aura la même influence sur ces belles fillettes, orgueil et joie du logis, qui croissent et se développent sous le doux et fécond rayon du regard maternel, comme de frêles plantes sous les chaudes caresses du soleil ? Autant que possible, je conseille aux mamans, si hérissée d'écueils, d'ailleurs, que leur paraîtra cette tâche, de ne la confier à personne, et d'en garder jalousement pour elles seules les ennuis certains, mais aussi les joies incomparables.

Dès le principe, la mère, par sa patience, sa fermeté douce, son inépuisable complaisance dans les choses justes, s'appliquera à gagner la confiance de la fillette qu'elle prétend diriger. Toute petite, l'enfant prendra l'habitude d'une grande franchise, en contant à sa mère, indulgente confidente, ses joies, ses chagrins, en lui avouant ses fautes pour en obtenir le pardon, en lui faisant part enfin de ses impressions les plus fugitives, bonnes ou mauvaises. La jeune fille doit apprendre que, pour elle, le plus sûr abri est le cœur maternel et qu'elle peut s'y réfugier en toute assurance. Au moins autant que l'affection naturelle, la confiance est le lien le plus solide qui unisse une fille à sa mère. Cette dernière, parvenant à lire dans le cœur de son